

De la même autrice

Un jour d'été que rien ne distinguait, Notabilia, 2020

Le Bruit du monde, Notabilia, 2018

Alice ou le choix des armes, Alma éditeur, 2016

L'Homme incertain, Alma éditeur, 2015

La Question du centre, Éditions Isabelle Sauvage, 2011

Un léger défaut d'articulation, Éditions Isabelle Sauvage,
2009

Quelque chose se passe, Éditions Isabelle Sauvage, 2008

Sur l'autrice

Autrice de poésie et de fiction, Stéphanie Chaillou publie son premier roman en 2015, *L'Homme incertain*, qui est adapté au théâtre par le metteur en scène Julien Gosselin sous le titre *Le Père* ; son deuxième roman, *Alice ou le choix des armes*, fait partie de la sélection « prix Révélation 2016 » de la SGDL ; *Le Bruit du monde*, qui paraît en 2018, est sélectionné pour le Prix littéraire des lycéens des Pays de la Loire et le Prix littéraire des lycéens de la région Île-de-France ; il fait l'objet, en 2021, d'une adaptation radio-phonique par l'Atelier fiction de France Culture. Stéphanie Chaillou écrit également des textes pour la jeunesse.

LE GOÛT
DE LA TRAHISON

Stéphanie Chaillou

LE GOÛT
DE LA TRAHISON

Roman

NOTAB/LIA

© Les éditions Noir sur Blanc, 2024

© Visuel : Paprika

ISBN : 978-2-88983-015-2

PCMAngeTD

Dans ma coupe de saké
Nage une puce
Absolument

(ISSA,
traduit par MAURICE COYAUD)

Paul Delacroix rejoignait leur équipe. Ingénieur en informatique, il remplaçait Bernard Prévost, parti pour une retraite bien méritée. Pas d'incidence sur l'organigramme. Un recrutement dont la boîte pouvait se féliciter. Beau pedigree. Un mec costaud, qui ne s'en laisse pas compter.

La voix du directeur était claire, elle portait loin, jusqu'aux murs du fond. Il les avait réunis dans la grande salle, celle qui accueillait le conseil d'administration. Tous les salariés de l'entreprise KERCIM étaient présents, secrétaires, ouvriers, cadres de direction. Au total, une cinquantaine de personnes. Derrière l'estrade, deux grandes tables recouvertes de nappes en papier accueillaient des verres à pied bien alignés, des ramequins garnis de fruits secs et de cacahuètes, des bouteilles de jus d'orange, quelques magnums de vin mousseux.

Le discours serait suivi d'un pot, avait déduit Marc. Les mouvements de personnel étaient source d'inquiétude. Le DG voulait rassurer. On

était vendredi, l'occasion de boire un verre et de communiquer.

Un mec costaud, qui ne s'en laisse pas compter.
Sur le moment, cette remarque l'avait légèrement agacé. Puis il n'y avait plus pensé. Le soir même, il était parti avec Hélène et les enfants sur l'île de Noirmoutier. Comme ils avaient l'habitude de le faire.

Leurs week-ends obéissaient à des règles tacites. Le samedi matin, Hélène dormait tard. Marc, lui, se levait vers sept heures trente. Il prenait son petit déjeuner dans la cuisine, comme son père avant lui, puis il se rendait à L'Herbaudière pour son entraînement de tennis. Le village se trouvait à quatre kilomètres de leur maison, au nord-ouest de l'île. Quand il rentrait, généralement vers treize heures, Hélène avait eu le temps de courir ou de faire un tour à vélo. Si la saison le permettait, elle se baignait. De leur côté, Camille et Benjamin *faisaient leur vie*. C'était l'expression consacrée chez les Dumont. Cela signifiait qu'ils passaient la matinée à traîner en pyjama ou qu'ils enfilèrent bottes et cirés pour partir jouer sur la plage. Il leur arrivait également de faire des balades à vélo dans les marais. Leur programme pouvait varier, mais ils restaient toujours ensemble, collés l'un à l'autre. C'était là une constante. Ils étaient jumeaux.

Le déjeuner du samedi était le plus souvent frugal. Ils se faisaient cuire des pâtes, préparaient

une salade, ou bien ils commandaient une pizza. Chez eux, c'était au dîner que tout se jouait. Une tradition héritée du père de Marc. Encore une. Manger des produits de la mer, le samedi soir, systématiquement. Marc la poursuivait avec bonheur. Que ce soit en famille ou avec ses amis, chez lui, le samedi, c'était « produits locaux » : boucots, tourteaux, bar, dorades, salicorne, jusqu'au cob, un gâteau aux amandes qui porte le nom d'un rocher situé au large de la plage du Vieil, une spécialité de l'île. La table était dressée avec une attention toute particulière. Hélène y veillait.

Le dimanche matin, toute la famille se rendait au marché. Hélène achetait des fleurs, qu'ils rapportaient chez eux à Saint-Nazaire. Parfois, elle se laissait tenter par un pull-over ou une babiole. Ils faisaient provision de fruits et de légumes pour la semaine. Marc se chargeait d'acheter de la fleur de sel. Aux beaux jours, quand ils avaient fini leurs courses, ils s'installaient en terrasse au Café Noir où ils prenaient le soleil et profitaient de la vue sur le port. Ensuite, ils rentraient déjeuner. L'après-midi, c'était quartier libre. Hélène lisait. Les jumeaux jouaient dans leur chambre ou dans le jardin. Marc bricolait dans son garage.

Le temps passait vite. Généralement, ils quittaient l'île vers dix-sept heures.

Marc venait à Noirmoutier depuis l'enfance. À cet âge où l'espace est une notion floue encore. L'espace, son organisation, un nord, un sud, des points cardinaux. N'existait alors pour le petit garçon que la maison où il vivait avec ses parents. La maison. Puis la voiture. Puis le pont. Bientôt l'île. Les deux tours du château. Il y venait avant même de savoir ce que signifiait l'insularité. Le fait que les lieux étaient réels et pas seulement imaginaires. Pas comme lui les vivait, quand à trois ans, quatre ans peut-être, il avait découvert la jetée Jacobsen.

Un chemin long et venteux. C'est le souvenir qui lui en était resté. Un chemin comme une route infinie. Une route qui ne menait pas à un endroit – quelque part –, mais qui s'étirait seulement. Un fil entre la mer et les marais. Une route blanche qui filait sous le vent, des roseaux pliés, des aigrettes affolées et au loin les chênes verts d'un bois sans nom, sombre, inquiétant.

Noirmoutier s'était élaborée ainsi dans son esprit. Au fil de ses premières impressions. Cette façon unique qu'avaient eue les choses et les êtres – les paysages – de venir frapper sa conscience, modeler sa perception. Le Café Noir était resté associé à l'odeur des gauloises que fumait son père quand ils allaient en ville acheter du vin et des boucots ; ils prenaient la 4L et partaient tous les deux faire le marché pour ravitailler la maison ; son père l'appelait « fiston ». L'Anse Rouge, c'étaient les bains de la première heure – ceux-là précisément – quand il se levait, prenait son petit vélo et se rendait seul jusqu'à la crique. Il traversait le bois de chênes verts, apercevait le phare, bientôt l'escalier, puis la plage et ses cabines. Sous ses pieds, le sable était frais, chargé d'humidité. La mer scintillait. Il se déshabillait et se jetait dans l'eau froide. Le liquide était bleu dur. Il éprouvait une sensation particulière alors. Une sensation si forte qu'elle lui semblait définitive.

Le lundi matin, à la machine à café, tout le monde parlait de Paul Delacroix. C'était l'événement de la rentrée. Certains évoquaient un mec sympathique mais exigeant. D'autres, un manager caractériel. D'autres encore, un homme qui n'avait jamais lâché devant un syndicat, sans que l'on sache très bien s'il s'agissait là d'un défaut ou d'une qualité.

Marc écoutait. Il avait l'habitude de ces commentaires. Parfois, les points de vue étaient si tranchés qu'il se demandait ce qui les motivait. Il ne connaissait pas ce Paul Delacroix. Il était resté prudent. Il se forgerait un avis sur pièce, comme il l'avait toujours fait.

Quelques jours plus tard, les deux hommes étaient présentés l'un à l'autre à l'occasion d'une réunion de pôles. Ils étaient une quinzaine de cadres rassemblés dans « l'aquarium », la salle de réunion ceinte de verre qui constituait le centre névralgique de la société. Presque exclusivement des hommes. Des quinquagénaires. Pères de famille, pour la plupart.

Originaires de l'ouest de la France, ils avaient rejoint l'entreprise familiale en début de carrière, y avaient évolué et y étaient restés.

Marc Dumont et Paul Delacroix s'étaient serré la main de façon virile, comme il est d'usage dans leur corps de métier. Ils avaient échangé quelques politesses convenues. Puis le groupe de travail s'était bientôt concentré sur le sujet qui les occupait.

« Le nouveau » ne lui avait pas fait d'impression particulière. Marc l'avait trouvé normal. C'est ce qu'il s'était dit. Ils avaient sensiblement le même âge. Paul Delacroix était brun. Comme lui. Rasé de près, il semblait en forme physiquement. À peine avait-il remarqué le léger strabisme qui donnait à son regard une ligne de fuite insaisissable.

Marc Dumont était retourné à son travail, ses habitudes, sa vie.

*Étrangement,
c'est le tennis
qui les avait réunis*

À l'origine, c'était une lubie de son père. M. Dumont tenait absolument à ce que son fils *sache faire deux choses dans la vie*. C'était sa formule. Jouer au tennis. Et. Démonter un moteur de voiture en un temps déterminé.

Quand Marc avait raconté la chose à Hélène au début de leur histoire, elle s'était moquée de cette éducation quelque peu rétrograde. Marc ne s'en était pas offusqué. Ils étaient alors tous deux étudiants à Rennes. Hélène à l'université, en licence de lettres modernes ; Marc en école d'ingénieur. Ils venaient tout juste de se rencontrer. Ils ne savaient pas encore qu'ils allaient se marier, avoir des enfants. Mais ils découvraient qu'ils avaient une façon commune d'envisager la vie. Avec distance, disait Hélène. Sérieux, completait Marc. Un mélange de rationalité et de lucidité dont ils ignoraient l'origine – pourquoi cette alchimie les constituait –, mais qu'ils acceptaient chacun comme étant leur nature. Une identité qui leur convenait.

Marc appréciait le calme d'Hélène. Sa constance. Elle appartenait à cette catégorie d'êtres qui ne débordent pas, semblent à jamais contenus dans le savoir qu'ils ont d'eux-mêmes, ce qu'ils veulent devenir, ce qu'il leur est possible de commettre. Il ne l'avait jamais vue s'énerver, à peine élevait-elle la voix quand un chauffard lui faisait une queue de poisson. Ses amis louaient sa gentillesse éclairée. Hélène savait ce qu'elle voulait. Marc la trouvait équilibrée.

De son côté, la jeune femme avait été charmée par la placidité du jeune ingénieur. Elle percevait dans les gestes et la voix de Marc Dumont, une forme de puissance retenue. Marc était mesuré mais déterminé. Parfois, Hélène devinait pourtant un être passionné.

Marc Dumont jouait donc au tennis depuis son plus jeune âge. Il avait à peine dix ans, quand il avait entrepris l'apprentissage de ce sport réputé difficile. Et douze, quand son père l'avait inscrit à son premier tournoi. L'adolescent avait passé les premiers tours de qualification sans trop de difficultés. Puis il était tombé sur un adversaire plus fort que lui. Il s'était fait éliminer. Il avait été très déçu. Et son père aussi. Mais il n'avait pas pleuré.

Depuis, Marc jouait très régulièrement. Sur l'île, le club de L'Herbaudière était le seul à proposer des courts en terre battue. L'été, il accueillait des Nantais et des Parisiens qui possédaient des villas dans le bois de la Chaise. L'hiver, on apercevait derrière ses grillages la couleur ocre de ses courts désertés. C'était bientôt devenu *son* club.

Marc aimait la sensation que lui procuraient la réalisation d'un beau point, la tenue d'un échange. Un plaisir physique et mental à la fois. Une sensation singulière qui lui confirmait sa présence ; le

fait qu'il était pleinement là, vivant, sur le court, en train de jouer. Au fil des années, il avait fini par se dire que, finalement, l'enjeu n'était pas de gagner, mais plutôt de ressentir ce plaisir. Cette satisfaction. Être sur le terrain et faire face. Rester concentré.

Le tennis était devenu son baromètre. Le miroir de sa forme intérieure. C'est ce qu'il expliquait à Hélène, quand elle lui demandait si son entraînement s'était bien passé. Il disait d'un air tout à fait sérieux : Le tennis, ça ne ment pas. On y est ou pas. On ne peut pas faire les choses à moitié. Jouer et penser à autre chose en même temps. Hélène souriait. Elle aimait la naïveté tout enfantine de Marc, sa façon à la fois grave et sage d'appréhender le monde.

En ce samedi de septembre, Marc se tenait dans le hall du club-house. Il était venu s'inscrire au tournoi d'automne, comme il le faisait depuis près de trente-cinq ans. Cette pensée lui avait paru soudain étrange. Presque irréaliste. Il n'avait pas vu les années filer. Les choses s'étaient enchaînées sans qu'il s'en rende compte. Ses études, son mariage, les enfants. Un léger frisson l'avait finalement distrait de ses réflexions.

Sur le tableau qui recensait les informations relatives à la vie du club – des petites annonces aux informations officielles de la FFT –, les réservations étaient ouvertes. Concentré, lunettes sur le nez, Marc s'apprêtait à écrire son nom dans la colonne des participants, quand sa main s'était figée, stoppée net dans son élan. Sur la liste, un patronyme avait retenu son attention. Écrit en lettres capitales, il s'imposait sur la page. PAUL DELACROIX. Marc avait ressenti un petit choc, une sorte de secousse intérieure. Dans son esprit, Paul Delacroix était associé